L'archéologie, un art du vestige et de l'oubli. Entretien avec Laurent Olivier

Par Muriel Louâpre et Yann Potin

Laurent Olivier, Muriel Louâpre et Yann Potin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/532>

DOI : 10.4000/elh.532

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 10 octobre 2014

Pagination : 229-236

ISBN : 978-2-271-08208-4

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Laurent Olivier, Muriel Louâpre et Yann Potin, « L'archéologie, un art du vestige et de l'oubli. Entretien avec Laurent Olivier », *Écrire l'histoire* [En ligne], 13-14 | 2014, mis en ligne le 10 octobre 2017, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/532> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.532>

L'archéologie, un art du vestige et de l'oubli

Entretien avec Laurent Olivier

Si la mission de l'archéologie est d'exhumer à la manière de Cuvier les archives matérielles de l'histoire humaine, c'est en réalité face à des profondeurs abyssales d'inconnu que se tiennent les archéologues, environnés d'objets mystérieux au sens irrémédiablement perdu. Écrire face à cet oubli, et sur cet oubli, c'est donc moins chercher à le remplacer par un récit cohérent, avec une ambition d'historien, que travailler l'épaisseur des temps, la rémanence du passé, faire émerger des indices qui nous parlent autant du passé que de notre relation avec lui. La vision de l'archéologie proposée par Laurent Olivier, conservateur du département d'archéologie celtique et gauloise au musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye, dans Le Sombre Abîme du temps. Mémoire et archéologie (Seuil, 2008), à la fois humble et vertigineuse, bouscule l'ambition du grand récit des origines qui la légitime politiquement...

Laurent Olivier

Le Sombre Abîme du temps est un livre sur le remaniement permanent de la mémoire matérielle, sur les immensités d'oubli d'où émergent les vestiges, sur la difficulté à produire sur eux un discours qui ne soit pas une histoire. Écrire l'archéologie, c'est écrire avec l'oubli ?

C'est un livre sur ma relation avec l'archéologie, mais aussi un livre de deuil, après la mort de ma mère. Moi qui passais ma vie avec les morts, à fouiller des endroits qui furent habités par des gens, je me suis demandé ce que cela voulait dire et ce que j'en faisais. L'archéologie est une discipline qui a du mal à trouver sa « voie/voix », aux deux sens du terme, son itinéraire et sa parole vraie. Elle a une relation ambiguë avec l'histoire : le projet de l'archéologie préhistorique était d'utiliser les vestiges pour dire l'histoire des périodes pour lesquelles on n'avait pas de textes. Mais quand on regarde l'épaisseur chronologique, les textes historiques ne représentent guère plus qu'une petite peau sur le lait, au-dessus des profondeurs immenses de temps qu'on ne connaît pas, une petite surface consciente sur un énorme bloc d'inconnu, et même d'inconscient. On pense que l'apparition d'*Homo sapiens* date de 45 000 à 50 000 ans, et la période connue par les textes historiques concerne deux millénaires et demi. Et il s'agit de sociétés qui n'ont rien à voir avec nous, qui vivaient dans un autre monde, unimaginable. Alors, si l'archéologie a pu être tentée de raconter une histoire, en même temps elle cherche à se confronter à cet inconnu.

Votre position est que ce rapport à l'inconnu distingue l'archéologie de l'histoire en ceci qu'elle n'a pas pour objet de construire un récit – ni d'apporter des preuves au récit historique.

Histoire et archéologie sont deux appréhensions du temps qui n'ont rien à voir. Notre rencontre est un événement dans le temps de l'histoire ; mais du point de vue de l'archéologie, rien de ce qui nous entoure ne date du mois de juin 2013 : ce cartonnier date des années 1860, la moquette des années 1980, le château sous nos pieds, de Louis VI le Gros, et en dessous peut-être des os de mammoth et des bifaces acheuléens. 2013, c'est cela : toutes les durées du passé qui coexistent en ce moment. Et le passé continue d'agir dans le présent, de même que nous sommes ici avec notre petite enfance, nos parents : nous sommes des choses du passé et non des choses de juin 2013. Par exemple, à Paris, ville fondée par les Romains, subsiste du côté du boulevard Saint-Michel une organisation des rues et des bâtiments issue de contraintes de division de l'espace qui continuent à jouer bien que les bâtiments aient disparu ou soient réduits à l'état de loques. Le Romain agit dans le présent, sous une forme masquée. Dès lors, ce qui peut être dit de la persistance du passé est autre chose que de l'histoire. Car l'intéressant est de voir ce qui se transmet et se transforme au cours du temps, comment le Paris gallo-romain continue à peser sur le Paris du Moyen Âge, sur le Paris haussmannien et sur celui du *xxi*^e siècle. Ce pourquoi je dis que l'archéologie a plus à voir avec la mémoire qu'avec l'histoire. Le paysage n'est pas juste un paysage minéral d'aujourd'hui, mais une matière, faite de mémoire, d'immatériel.

Cette mémoire de la matière est fondamentale. Plutôt que l'idée d'une matière porteuse d'un enregistrement, vous évoquez une *inertie* : paradoxalement, les

objets de la mémoire matérielle se conservent parce qu'ils arrivent à se faire oublier, de sorte qu'on ne les éradique pas et qu'ils continuent à conditionner le présent.

Je parle de manière provocatrice de choses « inconscientes », car elles sont de ce registre. Un exemple moins abstrait : je travaille en Lorraine sur des sites d'exploitation du sel. Il y a des sources salées, et on a coupé beaucoup de bois pour faire bouillir la saumure et récupérer le sel, d'où la production de millions de mètres cubes de déchets industriels sur plusieurs siècles, qui a créé une catastrophe environnementale. La vallée a commencé à se combler de sédiments, la plaine alluviale est quasiment horizontale, marécageuse, et la rivière coule à peine. J'ai eu la curiosité de regarder les cahiers de doléances – car on a continué l'exploitation du sel jusqu'à la révolution industrielle – et les comptes rendus des médecins : il est souligné que l'espérance de vie est de dix ans moindre qu'alentour, que les gens souffrent de la fièvre des marais, que les salines consomment tout le bois et réduisent les capacités de chauffage des pauvres. Des enfants sont retrouvés morts de froid le matin ; ceux qui volent le bois réservé aux salines encourent six ans de galère s'ils sont pris ; les vaches ne peuvent pas paître sur des marécages. Un désordre environnemental créé à l'âge du fer, au VI-VII^e siècle avant J.-C., produit de l'inégalité sociale jusqu'au XVIII^e siècle. Le soulèvement révolutionnaire dans cette région ne se fera pas contre les impôts mais contre le système des salines. Nous ne sommes plus dans la narration et l'ordre des événements qui s'enchaînent : quelque chose d'achevé continue à contraindre, les briquetages sont toujours là, bouchant la

vallée, empêchant la rivière de couler normalement.

Le passé travaille le présent comme dans un esprit humain, et c'est dans cette coprésence des temps que nous vivons. De même que le psychanalyste ne va pas à la recherche d'une vérité enfouie à partir des briques de souvenirs, de même ces objets de mémoire ne sont pas ce à partir de quoi on va reconstituer une totalité. En revanche ils ont quelque chose à nous dire.

Oui, car je pense que Freud voulait être archéologue et a fait de l'archéologie d'une autre manière. Il observe des processus dans la mémoire qui ressemblent fort à ce que nous observons dans la mémoire des lieux. Cette question est très prégnante, surtout dans mon domaine, car je suis à l'articulation de la préhistoire et de l'histoire : il s'agit de sociétés qui ne sont pas connues en elles-mêmes, qui n'ont pas laissé de témoignage sur leur façon de voir le monde, mais il existe des écrits de Grecs ou de Romains qui sont en relation avec elles et parlent d'elles. Toute une branche de l'archéologie classique estime que les objets archéologiques et les témoignages relatifs à cette époque parlent de la même chose, et que les objets archéologiques doivent témoigner d'une réalité historique connue par les textes. Mais ça ne fonctionne pas ainsi, car les objets archéologiques ne sont pas les témoignages directs des événements historiques, mais d'autre chose.

Ce ne sont pas des enregistrements d'archives ?

Ce sont des archives, mais d'un autre type que l'archive historique. Ou alors on peut pousser plus loin et se dire comme Carlo Ginzburg que le document

historique contient aussi des éléments inconscients, qui ont pu être enregistrés dans le discours sans que ce soit explicite. Son histoire indiciaire est intéressante, et nous ramène aux mêmes métaphores : l'indice, quelque chose qui parle dans le visible pour quelque chose qui agit dans l'invisible. Je trouve beaucoup plus intéressant d'aborder le passé sous cet angle-là que de reconstituer la réalité d'un passé perdu à jamais.

**Plus intéressant, et plus modeste, car il faut admettre qu'on travaille sur des lambeaux émergeant d'un oubli enviro-
nnant.**

Oui. J'ai été très frappé par les expériences d'ethnoarchéologie des années 1970, en particulier celle du «camp de Millie», dans l'Alberta, qui visait à étudier un site naguère occupé par des Indiens, en vérifiant auprès d'une ancienne habitante si les conclusions étaient exactes. Le résultat est hallucinant : la seule information juste était que des gens avaient habité là. Les erreurs tenaient surtout à une mauvaise appréhension de la durée : il y avait eu des activités périodiques qu'on avait crues permanentes – par exemple, au moment de la chasse on déplace des foyers pour se rapprocher du lieu où l'on dépèce les animaux ; des vestiges d'occupation antérieurs et postérieurs avaient été mélangés ; les empreintes de sabot, un bigoudi, ne prouvaient pas la présence de chevaux ou de femmes, mais le passage de cavaliers et de promeneurs étrangers... C'est un point fondamental de l'archéologie : on ne peut pas expliquer ce qui se passe à partir des vestiges, pas complètement, ce qui est un peu inquiétant.

L'archéologue travaille avec des images cubistes : les différents états d'un même objet, foyer, campement, lui sont présentés simultanément.

Oui, et c'est toujours le même objet : les objets insistent, le bigoudi se maintient tel qu'il est, il traverse le temps. Les objets vivent plus vieux que nous, qui sommes des éphémères,...

... et ils ne sont pas susceptibles d'être réinvestis par d'autres usages.

Voilà. Or nous sommes dans une société qui ne pense pas les objets, du moins pas d'une façon autre qu'utilitaire. Quand on observe des sociétés dites primitives, on se rend compte que beaucoup de choses sont du domaine du symbolique – ce qui nous échappe. Un ami travaille au Cambodge : autour d'un village se trouve une forêt qui ne peut être défrichée, car elle abrite les esprits des morts. Les parcelles de culture sont réparties d'une façon très anarchique... et apparaissent même dans la forêt interdite. C'est que pour mettre en culture ces parcelles, il faut demander l'autorisation aux esprits, en déposant une soucoupe avec une offrande qui sera vide au matin si les esprits sont d'accord. C'est là la logique du défrichement : les parcelles sont défrichées là où les esprits ont dit oui. À 2000 ans de distance, ce type de logique est totalement incompréhensible ; les objets sont investis par de l'humain, comme l'explique très bien Godelier, et ensuite l'humain a disparu. C'est typique pour les objets préhistoriques, par exemple ; on trouve parfois des choses, des bâtons percés par exemple, dont l'usage nous est impénétrable.

L'archéologie est donc une science de l'oubli, par l'oubli, avec l'oubli, mais comment transforme-t-elle cet oubli ?

Comment, à partir de ces oublis, produire un discours qui ne soit ni de l'histoire ni un discours thérapeutique, à l'intention de ceux qui vivent dans les vestiges? Cela interroge le rapport à la contemporanéité.

J'ai rencontré cette question de façon bouleversante dans des opérations d'archéologie du passé récent. Depuis l'obligation de fouilles préalables, on fouille rapidement et sans tri, de sorte qu'on exhume des choses anciennes et d'autres plus récentes. L'étonnant est que le passé proche tombe très rapidement dans l'oubli. Le travail des archéologues, modeste, est de faire resurgir cela. Pour les champs de bataille, par exemple, il s'agit de clore un processus de deuil: on ne « retrouve » les choses que parce qu'on les avait perdues, occultées, voire refoulées (les personnes disparues, les exécutés). La réactivation du passé provoque des choses dans le présent: pour ceux qui ont connu ces époques, un processus se clôt, mais plus largement, pour la société, des questions sont posées sur la table. Que faisons-nous de ce charnier? de ces objets? comment les range-t-on? comment en parle-t-on? L'archéologue a ce rôle de révélateur, au sens photographique.

Vous parlez de travail de deuil, de rôle de révélateur: bien que dialoguant avec l'oubli, l'archéologue a comme l'historien un rôle éminemment social.

Bien sûr. Par exemple, en France on a complètement refoulé la question des camps d'internement: nous avons interné les Espagnols, les Allemands qui fuyaient l'Allemagne nazie, les juifs, les résistants, puis les collaborateurs, et les prisonniers allemands. La carte de France est couverte de camps, mais on ne

veut pas les voir. Autre sujet qui va sortir dans les prochaines années, l'archéologie de l'immigration: les bidonvilles fleurissaient partout, et cela aussi fait partie du passé refoulé.

Il y a aussi l'exemple de Baillet-en-France, où l'on a découvert, dans des glacières du ^{xvii}e siècle, des statues offertes par les Soviétiques à la CGT en 1937. Un travail d'enquête orale a fait resurgir des images, celles des gens se faisant photographier devant ces statues dont tout le monde avait oublié ensuite quand et pourquoi elles avaient été enterrées. Peut-on écrire autre chose que de l'histoire à partir de ces oublis-là?

L'exemple illustre que l'archéologie est extrêmement faible pour dire l'histoire, celle de faits récents, comme celle d'objets qui ont eu leur célébrité. La sociologie ou l'anthropologie seront toujours beaucoup plus fortes pour expliquer la société, les réseaux de parenté, la symbolique; l'histoire sera plus forte pour expliquer l'enchaînement des faits. Mais l'archéologie ne sait tenir aucun de ces discours. Elle est peu efficace pour expliquer le passé à partir des vestiges, et ce n'est pas son travail. Écrire l'archéologie, c'est faire resurgir des choses du passé. Du coup, on fabrique des choses. Par exemple, les Gaulois: pendant des siècles ils étaient un sujet d'histoire, lu dans Jules César, mais qu'on ne savait pas situer. C'est l'archéologie qui les exhume à partir des années 1860, à tâtons, car cette culture matérielle – poteries, armes – est difficile à identifier. Ce que l'on fait ressortir, c'est un objet de débat. On pose aussi la question de notre rapport à l'altérité: il y a des objets que l'on identifie, et d'autres non, des motifs

symboliques dont la signification reste inconnue. Les gens qui ont vécu avant nous sont à la fois proches et complètement étrangers, au point que ce qu'ils ont fait est problématique. Notre travail est de nous interroger sur ce qu'on peut dire de cela. C'est frappant pour la préhistoire: il y a tout de suite de l'art, des objets symboliques, mais que disent-ils sur ces hommes? On est vraiment dans la relation avec les origines, et c'est cela qu'on expose dans un musée. On les fait resurgir, et cela devient un sujet de débat.

Le public se trouve confronté à l'altérité, alors qu'il vient à la recherche d'une permanence du passé au présent – il suffit d'écouter les commentaires des visiteurs, chez qui l'analogie identitaire est obsessionnelle. Si le réflexe est de se rassurer, c'est que cela doit être très inquiétant...

Ce sont des questions qui se sont posées lors de la rénovation des salles. Nous avons voulu montrer, en partant d'objets qui semblaient familiers, que derrière il y avait de l'inattendu, une différence difficile à définir, et passionnante. Car l'archéologie est difficile à présenter: rien ne ressemble plus qu'un vieux pot à un vieux pot, on n'a pas besoin d'en voir des centaines. On peut réintroduire les collections dans leur cadre historique, rappeler que les Antiquités nationales sont une création de Napoléon III, un monument à la nation française... mais cela reste des productions déroutantes.

Justement, en distinguant fortement l'archéologie de l'histoire, votre livre ne la prive-t-elle pas d'arguments déterminants pour un soutien institutionnel? Vous interrogez aussi le statut des objets archéologiques accumulés:

s'ils ne sont pas mis en circulation dans une écriture, même alibi, ils vont redevenir du vestige conscient, et qui pèse. Pour que l'archéologie soit justifiée, ne lui demande-t-on pas de participer, à contresens de sa nature, à un récit?

Oui, et cela se ressent au niveau des carrières et des publications: pour que l'archéologie soit intéressante, elle doit se couler dans une narrativité. C'est très intéressant, car il existe une division entre archéologie noble et non noble. Elle est noble quand il y a de l'épigraphie, des monuments, pas quand elle travaille sur la préhistoire, la protohistoire... Pourtant l'archéologie a pour seule justification qu'elle fouille un bien collectif inaliénable. Bien sûr, elle est de plus en plus un élément de l'économie, car ce sont les aménageurs qui financent les fouilles; mais ce bien n'appartient pas à Vinci ou à Areva, et elle en prend soin pour tout le monde. C'est un rôle social, et si elle ne sert pas à cela, elle n'a aucun sens. Les archéologues ont donc un rôle social, qui est aussi politique. Car même si le passé est enterré, refoulé, il est là, et nous n'avons pas à l'occulter. Je crois beaucoup à cette conception de l'archéologie, qui n'a pas à expliquer le passé, à dire comment le comprendre, mais remplit un rôle social.

D'ailleurs une partie de la scène d'écriture de l'archéologie se déroule sous les yeux du public. Hors l'ethnographie, qui est rarement un travail collectif, quelle science a son théâtre d'opération dans le monde social?

Les « locaux » se sentent concernés par ces gens qui creusent et parlent de choses qui sont sous leurs pieds et deviennent visibles. Ce pourquoi nous avons un contact plus fort avec les paysans qu'avec

les rurbains: ils voient que notre travail, comme le leur, se fait dans la terre, qu'il est dépendant du temps, ils en voient la difficulté et la fatigue.

De manière inattendue, *Le Sombre Abîme du temps* a parlé aussi à des chorégraphes comme Maguy Marin, qui s'en est nourrie pour *Salves* et m'a dit que la fouille évoquait une expérience très proche de celle des danseurs: une performance collective avec un début et une fin; qui se fait dans un lieu, le plateau; qui se fait physiquement, avec des expérimentés et des nouveaux dont il faut intégrer les apports, chacun avec son niveau d'expérience et de spécialité. Chacun observe et est créateur. Notre archéologie est très influencée par 68, elle n'est plus l'archéologie des mandarins, qui se pratique encore en Chine par exemple. Ce qu'on fait est le résultat d'une mise en réseau: un travail collectif, et un magnifique exemple d'autogestion.

Cette écriture collective conserve quelque chose de la performance, et inversement. C'est d'ailleurs ce qui est oblitéré dans l'histoire. Si les archéologues peuvent écrire l'oubli, c'est qu'ils ne le font pas tout seuls. D'autant que cette méthode, qui doit rendre compte des origines, donne le sentiment de travailler des scènes primitives, de produire une expérience initiatique.

Oui, ça se sent quand les gens arrivent sur une fouille: comme sur un tournage, c'est une équipe, des gens qui sont ensemble. Et c'est ce qui fait que les expériences de fouille, même rares et limitées, sont profondes et marquent ceux qui y participent.

Vous proposez une véritable poétique de la fouille, qui apparaît comme le

modèle de toute expérience d'analyse, y compris psychique. Est-ce la raison pour laquelle votre livre est si écrit? On a le sentiment que la forme importait, qu'il fallait ouvrir un champ d'images et d'analogies pour faire émerger cette façon d'appréhender votre discipline...

C'est intéressant que vous posiez la question sous cet angle. Pour moi, il s'agissait d'écrire un livre le plus honnêtement possible, qui soit débarrassé de toutes les formules du discours académique ou scientifique: tous les *vraisemblablement*, les *sans doute*, les *il semble*, qui servent avant tout à laisser penser que l'on n'a pas vraiment dit ce que l'on a dit quand même. Toutes ces précautions verbales qui servent surtout à anticiper et à parer les attaques auxquelles s'expose toute déclaration. Je voulais y aller sans tout cela, et d'abord pour me tenir au plus près de ce que les vestiges me font à moi, de ce qu'ils me font ressentir et penser, au-delà des références obligées du discours savant. Et c'est effectivement une forme plus littéraire – ou, comme vous dites, plus «écrite» – qui s'est imposée. En tout cas, quelque chose qui demandait plus de travail que la langue en quelque sorte toute faite des rapports et des articles scientifiques, pour atteindre une parole plus vraie, plus sincère et finalement beaucoup moins assurée de sa propre certitude. J'espère que cela se sent dans le texte: le fait que, fondamentalement, nous ne savons pas où nous allons, mais que, en chemin, nous rencontrons des choses extraordinaires et merveilleuses qui ne sont pas disposées n'importe où. C'est là où, précisément, arrive la poésie: sur le chemin, qui est en réalité un «chemin de pensée», un petit sentier qui chemine à travers la forêt, comme les «*Holzwege*»

du vieil Heidegger. Ça n'est pas la poésie au sens commun du terme, une espèce de sentimentalisme qui cherche à faire joli avec des formules; c'est plutôt le rapport que met au jour Heidegger entre l'expression poétique et celle de la pensée qui cherche à comprendre, et qui s'exprime dans le dire, dans l'énoncé de ce qui est. Je dis ça aujourd'hui comme si je l'avais toujours su, alors que je ne

m'y attendais pas du tout en écrivant ce livre: dès lors que l'on cherche à dire au plus près comment le monde nous apparaîtrait, c'est une parole poétique qui parle à travers nous. Et c'est peut-être la raison pour laquelle des lecteurs qui ne sont pas des archéologues, mais qui cherchent eux-mêmes quelque chose, peuvent se reconnaître dans ce que j'ai écrit, ou, en tout cas, y trouver quelque chose.